

“ lumières de la grâce et une longue expérience leur ont fait juger “ nécessaire d'établir pour conduite de ces nouveaux chrétiens, “ tant en ce qui concerne l'usage des sacrements, qu'en tout le “ reste du spirituel. Mais sur toutes choses nous vous conjurons “ de leur faire paraître en toute sorte de rencontre des marques “ véritables et sincères du ressentiment très-juste que vous avez “ avec nous des grandes obligations dont cette église naissante est “ redevable à cette Ste. Compagnie, pour le zèle et les soins conti- “ nuels avec lesquels elle a travaillé depuis quarante ans et conti- “ nue de faire encore aujourd'hui; la grande bénédiction qu'il a plu “ à Notre Seigr. de donner à ses travaux nous sert d'un puissant “ motif pour vous porter autant qu'il est en notre pouvoir, de con- “ server toujours une liaison très-étroite et intime union avec les “ Religieux Missionnaires de cette Compagnie afin que n'ayant “ tous qu'un même cœur et un même esprit il plaise à N. S. J. C. “ le souverain Pasteur des âmes vous rendre tous participants des “ mêmes grâces et bénédictions. C'est ce que nous le supplions “ très-humblement de vous accorder par ses mérites, par l'inter- “ cession de sa très-sainte Mère, du Bienheureux Saint Joseph “ Patron spécial de cette église naissante, de tous les saints anges “ tutélaires des âmes qui sont sous notre charge et de tous les “ saints Protecteurs de ce Christianisme.

“ Donné à Québec ce quinziesme de septembre mil six cent “ soixante-huit.

“ François, évêque de Petricé.”

Munis de leurs instructions, nos deux missionnaires s'embarquè-  
rent à la Chine (1), le deux octobre. Leur voyage ressembla à  
tous les voyages qu'on entreprenait alors avec les enfants de nos  
forêts. Manier l'aviron sur le fleuve, porter les fardeaux pour éviter  
les nombreux rapides, souffrir de la faim, courir le danger d'être  
massacré dans un moment d'ivresse, ou abandonné sous le plus  
léger prétexte; voilà ce à quoi l'on devait s'attendre en mettant le  
pied dans un canot d'écoice, et c'est ce qui ne manqua point à  
l'abbé de Fénélon et à son compagnon de voyage. Encore, malgré  
tous leurs efforts n'avançaient-ils que lentement: l'automne se  
faisait sentir; la neige commençait à blanchir la terre, quand enfin  
ils arrivèrent à Kenté.

“ A la fin, écrivait M. Trouvé à M. Dollier de Casson, à force  
“ de nager, le jour de la fête St. Simon et St. Jude, nous arrivâ-  
“ mes à Kenté. . . . On ne peut pas être reçu avec plus d'amitié  
“ que nous reçurent ces barbares, chacun fit tout ce qu'il put.”  
L'un avait donné la moitié d'un original, l'autre les légumes de  
“ citrouilles frittées avec de la graisse, qui furent trouvées excel-  
“ lentes.” Un pauvre homme apportait quelques poissons qu'il  
avait eu beaucoup de peine à pêcher; une bonne vieille, par une  
attention dont nos missionnaires durent apprécier la délicatesse,  
mettait dans sa sagamité une poignée de sel, seul luxe que lui  
permit sa pauvreté (2). “ Il n'y a rien, ajoutait M. Trouvé, qui  
“ soit plus capable de mortifier un iroquois quand il voit arriver  
“ quelque étranger dans son pays, et qu'il n'a rien de quoi lui pré-  
“ senter; ils sont forts hospitaliers et vont très-souvent convier  
“ ceux qui arrivent à leur nation de venir loger chez eux: il est  
“ vrai que depuis qu'ils haïent les Européens, ils commencent à  
“ se comporter d'une autre façon; mais voyant que les Anglais et  
“ les Flamands leur vendent tout jusqu'à une pomme, ils les aiment  
“ moins que les Français qui ordinairement leur sont présent de  
“ pain et autres petites choses qu'ils ont chez eux.”

(1) Ce nom venait d'être imposé à cette ancienne paroisse en même  
temps que La Salle y tentait un établissement. Exprime-t-il une pensée  
raïlleuse, une confiance aveugle dans des projets de découverte? nous  
n'en savons trop rien. Voici comment M. Dollier constate la date de  
l'appellation sans en donner la cause. “ Il faut que nous commençons  
“ (de l'automne 1687 à l'automne 1688) par cette transmigration célèbre  
“ qui se fit de la Chine en ces quartiers, en donnant son nom pendant  
“ cet hiver à une de nos côtes d'une façon si authentique qu'il lui est  
“ demeuré, si elle nous avait donné aussi bien ses oranges et autres  
“ fruits qu'elle nous a donné son nom (quand même nous aurions dû lui  
“ laisser nos neiges en la place) le présent serait plus considérable, mais  
“ toujours son nom en attendant est-il quelque chose de grand et fort  
“ consolant pour ceux qui viendront au Mont-Royal, lorsqu'on leur ap-  
“ prendra qu'il n'est qu'à trois lieues de la Chine et qu'ils y pourront  
“ demeurer sans sortir de cette île qui a l'avantage de la renfermer.  
“ (Hist. du Montréal.)”

(2) Il provenait sans doute des sources salines qui se trouvaient dans  
les environs. Heriot (*Travels through the Canadas, London, 1807, p. 136*)  
prétend qu'on a essayé, mais inutilement, d'employer ce sel pour la con-  
servation des viandes.

Aussitôt arrivés au terme de leur voyage, nos missionnaires  
commencèrent leur œuvre de prédication et de régénération. Nous  
ne possédons malheureusement sur leurs travaux que très-peu de  
détails: fidèles à l'esprit de leur maison, ils ne souhaitent rien  
“ de plus simple que tout ce qui s'est passé à Kenté, ne fût  
“ connu que de celui à la gloire duquel doivent tendre toutes nos  
“ actions.” Nous n'avons, pour nous renseigner, qu'une lettre, en-  
core inédite, envoyée en 1672 par M. Trouvé à M. Dollier de  
Casson. L'évêque de Petricé, qui avait annoncé dans la Relation  
de 1668 les espérances que lui donnait cette nouvelle mission, au-  
rait désiré que les résultats en fussent connus dans l'intérêt de la  
religion: “ Monseigneur,” lui dit M. de Fénélon à qui il deman-  
dait des détails pour ajouter à ceux que les Relations publiaient  
annuellement, “ Monseigneur, la plus grande grâce que vous puis-  
“ siez nous faire, c'est de ne rien dire de nous.” Nous savons  
toutefois que l'abbé de Fénélon montra le zèle d'un homme brisé  
aux fatigues de l'apostolat et de la vie sauvage. Dès le prin-  
temps de 1669, il descendait à Montréal dans l'intérêt de sa chère  
mission, et il remontait au bout de quelques jours avec un nouveau  
compagnon (1), conduisant lui-même son canot, le traînant dans  
les portages, souvent enfoncé dans l'eau jusqu'aux bras, les pieds  
déchirés et ensanglantés, toujours gai, toujours actif, amplement  
récompensé de toutes ces fatigues par le baptême d'un enfant  
moribond. Arrivé à Kenté, il trouva une députation des Tron-  
tontonans de Gandatsiagon (2) qui demandait une robe noire.  
Sans balancer, il s'embarqua avec eux et s'en va passer l'hiver  
dans leur village.

#### IV.

L'année suivante, il fait un voyage en France (3), nous ignorons pour  
quel motif. Ce fut peut-être à l'occasion de la mort de son père  
dont il n'est plus question à partir de cette époque; peut-être aussi  
pour solliciter des secours qui lui permettent de soulager la misère,  
parfois extrême, de ses néophytes.

A Paris, il trouva plusieurs membres de sa famille. Son frère  
cadet, avec lequel on l'a si souvent confondu, puisait au Séminaire  
de St. Sulpice ces vertus qui ont mis la gloire de l'évêque encore  
au-dessus de celle de l'écrivain. L'aîné était en faveur auprès de  
la princesse Conti (4), et il ne fut sans doute pas étranger aux libé-  
ralités que cette sainte princesse, comme l'appelle Mme de Sévigné,  
fit cette année là-même aux Sœurs de la Congrégation. Mais  
l'événement principal du voyage de notre abbé fut la rencontre  
qu'il dut faire de M. de Frontenac chez le marquis de Fénélon, son  
oncle. Le comte de Frontenac et le marquis de Fénélon étaient  
frères d'armes: tous deux arrivaient de Candie (5) où ils s'étaient  
rendus, le premier désigné par Turheim comme le plus digne de  
commander l'armée vénitienne (6), le second comme volontaire à la  
tête de quatre cents gentilshommes (7): tous deux s'étaient couverts  
de gloire à ce siège mémorable qui coûta si cher aux vainqueurs.  
Notre futur gouverneur se lia d'amitié avec l'abbé de Fénélon. Les  
récits du missionnaire eurent-ils quelque influence sur l'âme ar-  
dente du guerrier? l'engagèrent-ils à venir dompter les farouches  
Iroquois, lui qui avait affronté le cimetière des Turcs? à demander  
un poste dont les difficultés et l'éloignement convenaient si bien à  
la grandeur et à l'ambition de son caractère? Ce que nous savons,  
c'est qu'il fut plus heureux que le comte de Grignon qui aspirait au

(1) M. Cicé d'après M. Faillon, *Vie de Sr. Bourgeois*; M. d'Urfé  
d'après la lettre de M. Trouvé.

(2) C'est ainsi que M. Trouvé écrit ce nom; mais les cartes de Bellin  
et de Vogondy mettent *Gandatsiagon*, *Kanatsiakon* d'après l'orthographe  
actuelle. Le Rév. P. Antoine, qui a eu la complaisance de nous fournir  
plusieurs renseignements, nous apprend que ce mot signifie *dans la*  
*chaudière* (de *onatsiu* chaudière, et de la finale *kon* dans). On sait que  
chez nos sauvages la plupart des noms de lieu étaient des noms parlants,  
indiquant un accident topographique ou un événement passé.

(3) Faillon, *Vie de la Sœur Bourgeois*, t. 1, p. 212, etc.

(4) *Œuvres de Fénélon*, t. 7, p. 392.

(5) “ Candie, capitale de l'île de ce nom, ville très-forte bâtie sur les  
ruines de l'ancienne Héracleée, se rendit, le 16 septembre 1669, aux Turcs  
qui la prirent aux Vénitiens, après plus de trois ans de siège, pendant  
lequel ils perdirent plus de 180,000 hommes.” (Nicole de la Croix, édit.  
de 1817.)

(6) *Oraison funèbre du comte de Frontenac*. Ms. du Sém. de Québec.

(7) Voir sur la bravoure de ce digne militaire, ce que disent le cardinal  
Bausset, *Vie de Fénélon*, et M. Faillon, *Vie de M. Olier*.